
Christiane Owusu-Sarpong

Anthologie critique du conte akan

Histoire d'Ananse l'Araignée



KARTHALA

**ANTHOLOGIE CRITIQUE
DU CONTE AKAN**

Visitez notre site : www.karthala.com

Paielement sécurisé

Couverture : *Ananse ntontan* ou « La toile de l'Araignée ». Bâton de parole akan (*akyeampoma*), feuille d'or, bois et clous (14,6 cm X 5,7 cm ; 1,56 m de hauteur totale, avec le bâton). © The Metropolitan Museum of Art.

© Éditions KARTHALA, 2015
(Première édition papier, 2015)
ISBN : 978-2-8111-1396-4

Christiane Owusu-Sarpong
éditrice scientifique et traductrice

Anthologie critique du conte akan

**Histoire d'Ananse l'Araignée
(ancienne Gold Coast, Ghana actuel
et diaspora jamaïcaine)**

**Éditions KARTHALA
22-24, bd Arago
75013 Paris**

Remerciements

Sans la patience d'Henry Tourneux, cette anthologie n'aurait probablement pas vu le jour. En effet, cela fait plus de dix ans qu'il attend que je lui remette un recueil de contes akan pour la collection « Tradition orale » qu'il dirige. Je le remercie vivement pour sa confiance.

Je suis également redevable à Robert Ageneau, Président des éditions Karthala, d'avoir soutenu ce projet et je suis ravie de pouvoir participer à nouveau à l'entreprise si louable d'édition d'ouvrages sur les pays du Sud qu'il a fondée et qui fêta récemment ses trente années de succès.

Grâce à Guy Thomas, le directeur des Archives de la Mission de Bâle que je remercie très sincèrement, j'ai pu mettre à jour des cahiers manuscrits et inédits de contes collectés en terres akan tout au début du vingtième siècle par des linguistes – missionnaires zélés. Ces textes présentent jusqu'à ce jour un intérêt extrême, ne serait-ce qu'à titre comparatif, parce qu'ils font partie des rares traces écrites sur l'art du conte akan, tel qu'il se pratiquait à une époque encore peu touchée par le « modernisme ».

Tout aussi utile à ma quête fut le recueil de contes asante, collectés, transcrits et traduits par l'anthropologue colonial britannique, Robert Sutherland Rattray, *Akan-Ashanti Folk-Tales* (1930) qui, quoique difficile à trouver aujourd'hui, demeure un modèle du genre. J'ai été très touchée, lorsque mon fils, Didier Owusu-Sarpong, et sa fiancée, Clare Podbury, m'en offrirent un exemplaire, déniché chez un antiquaire londonien, pour mon anniversaire en 2010.

Je remercie du fond du cœur Sir Eldryd Parry de m'avoir fait don, pour me soutenir dans mes recherches sur les Akan du Ghana, de ses précieux exemplaires de deux ouvrages d'Eva L. R. Meyerowitz, *The Sacred State of the Akan* (1951) et *Akan Traditions of Origin* (1952). Je lui réitère, à lui et à son épouse, Helen, mon amitié fidèle et sincère.

Mary-Esther Kropp-Dakubu, mon ancienne collègue de l'Université du Ghana, Legon, devenue par la suite une de mes plus fidèles amies, contribua à enrichir l'essai qui introduit cet ouvrage ; elle veilla à entretenir mes liens avec ce pays qui m'est si cher et où je ne réside plus en permanence, répondant à toutes mes requêtes, chaque fois que j'avais besoin d'un article ou d'un document sur les langues et les littératures ghanéennes. Je voudrais ici lui redire mon admiration pour l'immense travail qu'elle a accompli durant plusieurs décennies, enrichissant constamment notre connaissance de la complexe carte linguistique de son pays d'adoption.

Je n'oublie pas de remercier Richard Bauman (Department of Communication & Culture, Indiana University) qui eut la bonté de m'offrir des exemplaires de ses travaux novateurs sur l'art verbal, ni son épouse, Beverly Stoeltje (Department of Anthropology, Indiana University), qui, en plus de ses articles fondateurs sur les reines mères akan qu'elle me remit lors d'un séjour mémorable à Bloomington, rechercha par la suite dans la riche bibliothèque de son université maints documents que je souhaitais consulter ; je n'oublie pas non plus Michelle Gilbert (Department of Art History, Trinity College, Connecticut) qui me fit parvenir des copies de ses passionnants travaux sur la royauté en Akuapem et sur l'art populaire ghanéen, ni l'historien Stanley Alpern qui me prêta l'intéressant ouvrage de Robert D. Pelton, *The Trickster in West Africa* (1980).

Plus d'une décennie s'est écoulée depuis l'époque où j'enseignais moi-même à l'Université de Kumasi (KNUST) et où, avec mes dynamiques étudiants de maîtrise, en particulier feu Lot Agyei Kye, nous allions recueillir des « histoires d'Ananse » en régions brong et asante. Je ressens beaucoup de nostalgie, en repensant à ces années de quête commune, à l'ambiance de partage qui nous unissait. Certains de ces textes récemment collectés ont été repris ici, entièrement retraduits et édités ; ils témoignent à merveille de la résilience des conteurs akan et surtout du héros de leurs récits, Ananse, face aux aléas de l'Histoire.

Mon « âme akan », que je tente d'insuffler dans mon travail, je l'ai acquise au contact des Akan de Kumasi, d'Agona et de Wenchi, durant mes vingt-cinq ans de résidence au Ghana, mais aussi et surtout à travers mes enfants, Elsa Akosua Peptra, Colette Yaa Tiakaa et Didier Kofi Sarpong, et aux côtés de leur père, Albert Owusu-Sarpong qui, devenu depuis peu le dirigeant de la région traditionnelle de Wenchi, porte à

présent le nom qu'on lui attribua en même temps que son siège cérémoniel, Osagyefo Ampem Anye Amoampong Tabrako II.

C'est à Richard, Zara et Simone, mes petits-enfants, que je dédie ce livre. J'espère qu'un jour, ils comprendront combien il est important qu'ils demeurent akan de cœur et d'esprit, en dépit du métissage culturel qu'instaura mon entrée dans la famille...

Christiane Owusu-Sarpong
mars 2014

Introduction

Le Ghana, hier et aujourd'hui

L'ancien empire du Ghâna : « l'héritage inventé »

Situé entre les fleuves Niger à l'est et Sénégal à l'ouest, au sud de la Mauritanie actuelle, avec pour capitale présumée Kumbi Saleh, s'était développé dès le IV^e siècle¹ le premier et le plus puissant des royaumes du Soudan occidental, le Ghâna. C'est à partir du VIII^e siècle que des auteurs arabes, tels qu'Ibn al-Fakih et surtout al-Bakrî, évoquent dans leurs écrits cet empire qui contrôlait alors le commerce de l'or et du sel de la région et qui atteignit son apogée au X^e siècle, avant de succomber dans la seconde moitié du XI^e siècle à l'invasion des Almoravides.

Malgré les nombreuses fouilles archéologiques et les multiples débats historiques à ce sujet, la localisation exacte et l'histoire de cet État ouest-africain médiéval restent entourés de mystère. Cependant, il est indéniable que sa connexion avec le Ghana actuel et, plus particulièrement, avec les Akan, est purement symbolique, en dépit des revendications de l'intelligentsia nationaliste en lutte pour l'indépendance de la Gold Coast – notamment celles de J. B. Danquah, qui reposaient sur des déclarations fantaisistes d'auteurs européens (tels que W. T. Balmer & A. B. Ellis), ou de membres de l'élite africaine (tels que J. B. Anaman & J.W. de Graft Johnson²).

1. Cf. C. Coquery-Vidrovitch, [1965] 2003, p. 53.

2. J. B. Danquah, 1957, p. 119-121 ; W. T. Balmer (Rev.), [1925] 1969, p. 26-29 ; A. B. Ellis, 1887, p. 331-334 ; J. B. Anaman (Rev.), [1895] 1902, p. 8-9 et J. W. de Graft Johnson (Rev.), 1929, p. 135-140, cités par J.-L. Triaud, 1999, p. 267-272.

Le caractère autochtone des peuples qui habitent le sud du Ghana actuel ne fait, en effet, plus de doute, même si des vagues migratoires les ont quelque peu dispersés au fil des siècles. Comme l'explique A. A. Boahen :

« Selon la tradition orale, le berceau des peuples akan se situe au confluent du Pra et de l'Ofin, au nord des monts Twisa (c.à.d. dans la région de l'Adanse et de l'Amanse modernes). De là, par vagues migratoires, ils se dirigèrent vers le sud jusqu'au littoral, vers l'est jusqu'à l'aire de l'Akyem et du Kwahu (Kwawu) modernes, vers le nord jusqu'en Ahafo et Bono, vers l'ouest jusqu'en terres Gyaaman et Sefwi (Sehwi). Les Ga-Adangbe se sont probablement cristallisés d'abord près des collines de Lorlorvor (en région Shai), avant de pénétrer dans la région d'Ayawaso et de continuer jusqu'à la côte [...]. Quant aux Éwé, ils ont dû évoluer depuis la zone de Notsé (Togo-Dahomey modernes), le berceau du peuple éwé, avant de se répandre vers l'est entre 1000 et 1200 de notre ère¹. »

Kwame Nkrumah reprit pourtant à son compte la construction imaginaire mentionnée précédemment, lorsqu'il déclara dans son autobiographie que, « [s]elon la tradition, les différents peuples appartenant aux groupes tribaux de la Gold Coast étaient à l'origine des membres de ce grand empire [du Ghâna]² ».

Le fait que le Ghâna médiéval ait été tant célébré par les auteurs arabes comme le pays où « ... l'or (*dhahab*) pouss[ait] comme des plantes dans le sable, comme poussent les carottes³ » et où les rites funéraires royaux⁴ étaient, par certains aspects, similaires aux rites entourant la mort de l'*Asantehene* (roi des Asante) encouragea certainement les associations d'idées. En effet, la présence abondante de l'or et son commerce d'ores et déjà florissant au littoral du Ghana actuel, dès 1471, le nom de *Costa da Mina* de la part des marchands portugais ainsi que l'attention soutenue des premiers « découvreurs » de l'Afrique, comme O. Dapper⁵. Quant aux rites grandioses de la cour asante – en particulier ceux qui

1. A. A. Boahen, [1975] 2000, p. 5-6 ; nous traduisons.

2. K. Nkrumah, 1957, p. 264 ; nous traduisons.

3. Ibn al-Fakīh, 290/903, *K. al-Buldān*, § 34, texte recueilli, annoté et traduit par J.-M. Cuoq, 1985, p. 54.

4. Cf. le texte d'Al-Bakrī, 1068. *Description de l'Afrique septentrionale*, traduit par M. G. de Slane, Alger, 1913, p. 383-385, recueilli et introduit par C. Coquery-Vidrovitch, [1965] 2003, p. 54.

5. O. Dapper, 1686.

entouraient la mort des grands du royaume et dont le capitaine R. S. Rattray allait par la suite présenter une description anthropologique¹, ils impressionnèrent les premiers émissaires des puissances européennes à Kumase, tels que T. E. Bowdich², et troublèrent par leur apparente cruauté les missionnaires F. A. Ramseyer et J. Kühne, ainsi que le marchand autodidacte français M.-J. Bonnat, retenus prisonniers durant plusieurs années dans la capitale de l'empire asante sur le point d'être conquise par les forces britanniques³.

L'élite nationaliste s'efforça donc, en dépit du bon sens, comme le souligne J.-L. Triaud, de « fonder et légitimer son droit au futur dans la gloire du passé⁴ », en s'inventant de la sorte un héritage qui, symboliquement, rapprocherait à jamais le Ghana de 1957 du premier empire surgi dans la savane soudanaise.

En réalité, tous les indices portent à croire que les groupes de langues *kwa* parlées dans le sud du territoire ghanéen actuel, ainsi que les diverses langues *gur* parlées au nord, sont nées durant le *Late Stone Age*. Les études menées sur la répartition de ces langues, sur leur parenté et leur évolution, étayent l'hypothèse selon laquelle « la plupart des groupes humains du Ghana actuel descendent des peuples de l'Âge de Pierre qui occupaient les mêmes lieux⁵ ».

Les fouilles archéologiques récentes corroborent ce postulat d'une continuité de peuplement sur la longue durée. Des travaux novateurs sur l'aire akan, comme ceux de P. Shinnie sur Asantemanso ou de C. DeCorse sur Elmina⁶, apportent, selon G. Chouin, « des éléments inédits sur l'existence, dès la deuxième moitié du premier millénaire de notre ère, pour le moins, de populations déjà bien installées dans la zone forestière et côtière⁷... ». D'autre part, des études menées sur les « sites à enceintes » en pays Akyem (O. Davies, Kyiaga-Mulindwa) et sur des objets en terre cuite, tels que les représentations humaines (T. F. Garrard, N. O. Quarcoopome) ou les pipes (B. Vivian), permettent de faire avancer la connaissance des pratiques sociales anciennes des Akan. Le centre marchand médiéval de Begho attira, quant à lui, l'attention d'archéologues tels que M. Posnansky en tant que point de contact entre les

1. R. S. Rattray, [1927] 1959, « Funerals of Kings », p. 103-121.

2. T. E. Bowdich, [1819] 1966, « Customs », p. 288-289.

3. Durant leur séjour prolongé dans la capitale, les trois captifs rédigèrent des journaux détaillés : F. A. Ramseyer (Rev.) & J. Kühne (Rev.), 1875 ; C.-H. Perrot & A. Van Dantzig (dir.), 1994.

4. J.-L. Triaud, 1999, p. 273.

5. P. Shinnie, 2003, p. 220-221.

6. P. et A. Shinnie, 1995 ; C. DeCorse, 2001.

7. G. Chouin, 2005, p. 16.

réseaux forestiers et la zone sahélienne. D'autres études importantes sont en cours sur des sites bron comme Bonoso et Ahwene Koko (J. Boachie-Ansah) où la fonte du fer se pratiquait dès le VIII^e siècle, ou encore sur Salaga (J. Okoro), ville du Gonja où l'Asante intensifia le commerce de la kola avec les marchands haoussa au XIX^e siècle¹.

De la fondation des royaumes à la conquête coloniale britannique

Plusieurs facteurs conduisirent à la naissance de royaumes importants, d'abord au nord, puis au sud de la ceinture forestière. La présence de mouches tsé-tsé et de moustiques empêchant la pénétration de la forêt par les chevaux et les chameaux², c'est dans les savanes herbeuses de la Volta Blanche que s'arrêtèrent les cavaliers mossi. Les Dagomba assurèrent leur prédominance sur les Konkomba indigènes au XIV^e siècle. Quant au Gonja, il se développa après l'arrivée à Begho (ou Bewo), en 1550, d'un chef guerrier musulman de l'ancien empire du Mali.

Bien avant l'arrivée des Européens sur le littoral, la zone forestière akan, riche en minéraux et en kolatiers, était devenue un centre d'échanges commerciaux, fréquenté par des marchands musulmans de la boucle du Niger et du pays haoussa. La chronique de Kano, par exemple, fait mention du commerce de la kola avec le Gonja au XIV^e siècle³. On sait aussi que des forgerons mande, localement appelés *Numu*⁴, s'établirent aux côtés des forgerons de la région de Begho et de Takyiman dès le XI^e siècle et que les Dioula poursuivirent leurs activités commerciales le long de la Volta Noire, assurant du XIII^e au XIV^e siècle, le transport de l'or des régions akan jusqu'à Djenné et Tombouctou – qui, de là, parvenait au monde de la Méditerranée. Néanmoins, l'exploitation intensive de l'or en zone forestière n'aurait véritablement commencé qu'au XV^e siècle, conduisant à l'émergence des premiers grands royaumes du sud.

Selon l'hypothèse échafaudée par I. Wilks⁵, il se serait produit, durant les XV^e et XVI^e siècles, un changement de mode de vie extraordinaire dans la zone forestière, lié en partie à des facteurs écologiques. Si des formes de vie sédentaire avaient d'ores et déjà été adoptées dans l'aire akan, une

1. Cf. G. Chouin, *ibid.*, pour les références complètes à ces divers travaux.

2. Cf. A. A. Boahen, [1975] 2000, p. 5.

3. Cf. A. A. Boahen, *ibid.*, p. 4.

4. Ce nom leur viendrait d'un nom mandé, signifiant « forgeron » (cf. I. Wilks, 2004, p. 35).

5. Cf. I. Wilks, 1977 ; 1993 ; 2004.

transformation radicale se serait produite à cette époque-là, dans les « forêts de l'or ». Le manque de bras pour le défrichage des forêts, nécessaire à l'exploitation minière et au développement de l'agriculture, aurait alors conduit d'habiles entrepreneurs locaux, les *aberempɔn* (< *mmarima*, ou « hommes forts et valeureux » + *pɔn* ou « grands », avec le sens de « puissants » et « riches »), à prendre les choses en main. L'or, jusque-là échangé contre du sel ou des tissus, aurait dès lors aussi servi à l'acquisition d'une main-d'œuvre servile auprès des fournisseurs dioula qui ramenaient des captifs de guerre du nord et, par le biais d'agents commerciaux (*abatafoɔ*) – les célèbres « Akanistes » – auprès des Portugais nouvellement installés sur le littoral, qui s'en procuraient dans le golfe de Guinée. Les premiers *aman* (États akan) auraient peu à peu vu le jour, avec, à leur tête, les *aberempɔn* les plus puissants, devenus *ahene* (chefs), tandis que se serait mise en place, en même temps, l'organisation sociale des *abusua kесеe* (litt. « grandes familles »), c'est-à-dire des matriclans exogamiques. Ainsi une société stratifiée aurait peu à peu vu le jour, opposant les *adehye* (membres de familles « royales »¹) aux *gyaasefoɔ* (litt. « ceux qui se tiennent près de l'âtre »), c'est-à-dire à la classe des assujettis, rapidement intégrés².

1. Le terme akan, *adehye*, est couramment traduit en anglais par *royal*, c'est-à-dire « membre de la famille royale », avec le sens de « descendant de la lignée des premiers occupants des terres et fondateurs (du village, de la ville, du royaume) ». Ceux du *Gyaase* (les *gyaasefoɔ*) constituent un groupe important dans le fonctionnement de la royauté akan, assumant des fonctions importantes, en tant que porteurs des épées royales, crieurs publics, joueurs de cor, tambourinaires, etc., et en tant que participants actifs à l'élection d'un nouveau roi ; comme l'explique I. Wilks, le *Gyaasehene* ou « chef du Gyaase », que J. Dupuis (1824, p. 100) appela « le capitaine du palais » et que les missionnaires F. A. Ramseyer et J. Kühne (1875, p. 308) décrivirent comme étant « le chef de la maisonnée royale », occupa une position importante dans l'administration centrale de l'Asante aux XVIII^e et XIX^e siècles (cf. I. Wilks, 1975, p. 470-471).
2. Dans son récent ouvrage (2010), K. Konadu, s'appuyant en particulier sur les travaux d'A. N. Klein (1994 et 1996), remet à son tour en cause la théorie du « Big Bang des forêts de l'or » akan d'I. Wilks, en dépit de la réponse concluante de ce dernier aux propos de son vilipendeur initial. Or I. Wilks (cf. son article de 2004) ne nie absolument pas la longue sédentarisation des Akan dans la zone forestière corroborée par les archéologues, préalable à la « révolution » sociopolitique du XV^e siècle qu'il décrit ; il mentionne également le rôle fondamental, rappelé par les traditions orales, des *abɔfoɔ* ou « chasseurs » parmi les *tetefoɔ*, c'est-à-dire les « lointains ancêtres » ou Proto-Akan, en tant qu'éclaireurs et grands connaisseurs du milieu naturel, au cours de longs siècles d'errance, puis de sédentarisation progressive. Ce qui nous semble particulièrement contestable, chez K. Konadu, c'est sa façon de réinventer le sens étymologique de termes akan fondamentaux. Afin de pouvoir, par exemple, remplacer les *aberempɔn* du modèle théorique d'I. Wilks par les *abɔfoɔ* en tant que premiers *ahene* ou « chefs », K. Konadu affirme que : « [l]es chasseurs pionniers (*abɔmmofoɔ*, « créateurs de nouveau ») qui

Les peuples du littoral venaient de connaître des changements d'un autre ordre. En 1471, était arrivé sur la côte le premier navire d'explorateurs portugais qui avaient établi un comptoir important à São Jorge da Mina, après avoir découvert que les vallées de l'Ankobra et de la Volta abondaient en or. Les petits royaumes côtiers, qui commerçaient déjà activement avec les Akan de l'intérieur et les Dioula, avaient alors noué avec les nouveaux arrivants des relations pacifiques, comme ils le firent par la suite avec les dirigeants européens successifs des comptoirs. En l'espace de trois siècles, se construisirent en effet, tout au long des 500 km côtiers, quatre-vingts châteaux et forts – constituant ce qui sera la concentration la plus dense en Afrique de fortifications européennes¹ –, d'abord aux mains des Portugais qui réussirent à maintenir leur monopole durant un siècle, puis des Hollandais, des Danois, des Français, des Suédois, des Prussiens-Brandebourgeois, et enfin des Britanniques qui finirent par imposer leur suprématie. Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, le commerce de l'or fut néanmoins supplanté par celui, plus lucratif encore, des esclaves en direction du Nouveau Monde.

Entre-temps, des royaumes puissants, tels que l'Akwamu, l'Adanse et le Denkyira s'étaient développés à l'intérieur, tandis qu'au nord, le Gonja et le Dagomba se battaient pour ce qui restait du commerce transsaharien et méditerranéen. Les *aman*, qui se procuraient à présent des armes à feu et de la poudre auprès de leurs partenaires européens, se faisaient la guerre. En 1701, date charnière, on assista à l'émergence de l'Asante. Une coalition des forces armées des petits royaumes qui entouraient Kumase – *Osa nti foɔ* (litt. « les gens réunis par la guerre ») ou *Asante* – conduisit en effet, cette année-là, à la victoire de Feyiase et à chute du Denkyira.

Peu à peu se construisit alors, depuis ce noyau originel, un véritable empire. Sous Osei Tutu (env. 1700-1717) puis sous Opoku Ware (env. 1720-1750), les rois fondateurs et conquérants, la Confédération

établirent de nouveaux habitats, furent appelés *ahene*, en référence aux démangeaisons corporelles dont souffraient ceux qui s'étaient montrés capables d'ouvrir des sentiers et de créer des habitats forestiers [...] L'expression "*ne ho ye hene*" [il ou elle a des démangeaisons au corps] renvoie [...] généralement [au] premier occupant d'une terre qui acquiert ainsi le droit de devenir le gardien de cette terre et des agents spirituels qui imprègnent ses environs. » (2010, p. 41 ; nous traduisons). Or, si les chasseurs, à n'en pas douter, furent des membres importants des sociétés en formation, la gouvernance des entités politiques (*aman*) ou « États », « royaumes », « nation » de plus ou moins grande envergure – autre terme dont le sens est détourné par K. Konadu (cf. 2010, p. 17 et 46) – débuta bel et bien, comme en attestent les histoires orales des royaumes akan, lors de l'éclosion du « temps historique » décrit par I. Wilks ; et cette tâche échut très certainement aux « grands hommes » des temps nouveaux !

1. Cf. K. J. Anquandah, 1999, p. 20.

asante première s'agrandit dans toutes les directions, le long d'un réseau en étoile de huit routes ou *akwantempɔn* qui plaça Kumase au centre de tous les échanges commerciaux, du nord au sud. Les guerres de conquête successives permirent à l'Asante, à la fin du XVIII^e siècle, de contrôler l'essentiel du territoire du Ghana actuel, y compris, au nord, le Gonja et le Dagomba.

Dans les provinces, les dynasties restèrent en place, mais les chefs des régions dominées payaient de lourds tributs au *Sika Dwa* ou « Siège d'or » de Kumase, sur lequel était installé l'*Asantehene*. À ses côtés se tenait une femme, de sa famille matrilineaire, sa plus intime conseillère, l'*Asantehemmaa* ou « reine mère » des Asante, qui jouait un rôle politique et juridique important, en particulier au moment de la succession¹. Les liens commerciaux avec les marchands dioula et haoussa ne cessèrent de se renforcer, si bien que la présence musulmane imprégna peu à peu la vie de Kumase, surtout sous Osei Kwame (1777-1803) qui fut, semble-t-il, si attiré par l'Islam que les aînés le déposèrent de ses fonctions. C'est du moins ce que suggéra J. Dupuis, le consul britannique résidant à Kumase :

« ... à l'origine [de sa déposition] se trouvait son attachement pour les Musulmans et, selon les rumeurs, son inclination à établir la loi coranique [dans] l'empire. [...] Vers la fin de son règne, il prohiba de nombreux festivals, au cours desquels on avait l'habitude de répandre le sang des victimes sacrifiées [...] [les "grands capitaines"] craignaient, dit-on, que la religion musulmane qui, comme ils le savaient, met tous les hommes au même rang, ne soit introduite [au niveau de l'État], ce qui leur ferait perdre une grande part de leurs privilèges. Pour prévenir cette calamité, une conspiration conduisit à sa déposition². »

Au XIX^e siècle, les choses se dégradèrent peu à peu, en particulier dans les rapports entre l'Asante et les Britanniques, installés sur la côte. En 1817, dans le cadre de la mission menée par T. A. Bowdich, l'Asante signa avec ces derniers un traité « de paix et d'harmonie perpétuelle » dont une close indiquait même que « les rois acceptaient de confier leurs enfants aux bons soins du Gouverneur pour leur éducation, au château de Cape Coast³... » – ce qui n'eut pas l'heur de plaire aux aînés de la cour asante qui, s'ils craignaient l'influence pernicieuse de l'éducation coranique sur les esprits, redoutaient encore davantage celle de l'éducation

1. Cf. T. Manuh, 1988 ; C. Owusu-Sarpong, 2008 et 2011 ; B. Stoeltje, 1997.

2. J. Dupuis, 1824, p. 245 ; nous traduisons.

3. T.E. Bowdich, [1819] 1966, p. 126 et 128 ; nous traduisons.

occidentale¹. Mais ce traité fut falsifié à Londres, les Britanniques ayant commencé leur politique d'expansion coloniale.

Cinq guerres opposeront ensuite les forces armées asante et britanniques, un siècle durant. L'armée britannique essuya, en 1824, une défaite mémorable à Asamankow. De nouveaux traités furent signés, en particulier celui de 1831, par lequel Osei Yaw (1824-1833) permit la création du *British Protected Territory* du littoral, au lendemain de la déroute des forces asante à Katamanso (1826). Lorsque l'armée asante encercla et occupa le Protectorat, réagissant au fait que les Britanniques voulaient également racheter les comptoirs hollandais, les forces britanniques répliquèrent. Cette guerre de 1874 fut particulièrement désastreuse pour Kumase ; conduite par Sir G. Wolseley, l'armée britannique se rendit maître de la ville le 4 février, la mit à sac et la brûla. Kofi Karikari (1867-1874) fut alors obligé d'abdiquer, après avoir signé le traité de Fomena qui permit à la *Colony of the Gold Coast* de voir le jour. En Asante, le mécontentement grondait et une guerre civile se déclencha, ce qui n'arrangea guère les choses. En 1896, le gouverneur W. E. Maxwell fit son entrée à Kumase et obligea les autorités à s'incliner ; le roi, Osei Agyeman Prempeh (1888-1896), la reine mère, Yaa Kyaa, et bon nombre de conseillers furent arrêtés et emmenés en exil, à Cape Coast et, de là, en Sierra Leone, puis aux Seychelles où ils demeurèrent pendant vingt-huit ans. L'Asante, sous occupation militaire, devint en 1900, au lendemain de la dernière révolte asante instiguée par Yaa Asantewaa, la reine mère d'Ejisu, *Colony of the Crown*, tandis que ses territoires du nord furent déclarés *Protectorate of the Northern Territories of the Gold Coast*. Les Britanniques instaurèrent à ce moment-là, en particulier en Asante, le régime de l'*Indirect Rule*.

Les États traditionnels akan (*aman*) perdirent dès lors leur statut d'entités politiques indépendantes et leurs anciens dirigeants devinrent des agents de l'État colonial. Peu à peu le peuple, désillusionné par les nouvelles circonstances sociopolitiques – la perte de l'auto-gouvernance et les difficultés économiques naissantes, dirigea son ressentiment contre les « autorités traditionnelles », comme l'explique K. Arhin :

1. Avant que le Rév. T. B. Freeman ne soit autorisé à ouvrir à Kumase une école wesleyenne, les chefs lui auraient répondu que « le roi, comme eux-mêmes, ne savaient ni lire, ni écrire et [qu'] il était impensable que leurs enfants reçoivent pareille éducation ». Kwaku Dua Panin (1834-1867) aurait ajouté que « l'éducation risquerait de conduire son peuple à la rébellion » (T. B. Freeman, [1844] 2010, p. 168 et 150, cité par I. Wilks, 1975, p. 253 ; nous traduisons).

« ... on pensait que le dirigeant traditionnel avait abandonné son peuple et qu'il était devenu l'allié du Gouvernement ; puisqu'il était en contact direct avec le peuple, tandis que le Gouvernement blanc était loin, c'est à lui qu'on en voulait pour les taxes et le travail communautaire [qu'il faisait appliquer], à un moment où le besoin d'argent se faisait de plus en plus pressant¹ ... »

Le désaveu du système de gouvernance traditionnel prendrait bientôt des formes plus individuelles, liées aux mutations socioculturelles coloniales et postcoloniales, ainsi qu'à la dissémination de nouvelles idées « démocratiques ».

L'avancée du christianisme

Si quelques tentatives avaient été menées auparavant à Elmina et à Cape Coast, dans le cadre de l'éducation des jeunes mulâtres (enfants des marchands et gouverneurs européens de la côte), l'avancée réelle du christianisme et de l'éducation occidentale se fit seulement à partir de 1828, quand les premiers missionnaires bâlois s'installèrent à Christiansborg, à Accra. À l'arrivée d'A. Riis (1832), la Mission de Bâle s'enracina sur les collines de l'Akuapem ; elle se développa ensuite jusqu'à Aburi (1847), puis en terres Krobo (1849), Akyem (1861) et Kwawu (1874). Néanmoins, à Kumase – pour les raisons déjà évoquées plus haut, la Mission ne progressa qu'après que l'Asante eut été déclaré « colonie de la Couronne par droit de conquête ».

En 1896, lorsqu'il revint pour la seconde fois à Kumase, où il avait été retenu prisonnier quelques années auparavant, F. A. Ramseyer décrit en ces termes la naissance du monde nouveau à laquelle il assistait :

« Un an après la prise de la ville et l'arrivée des missionnaires, tout a changé d'aspect. Du maïs a poussé sous les vieux arbres où jadis on jetait les cadavres des suppliciés. Un peu plus loin s'étale une vaste place du marché que domine le fort qui doit servir de défense ou d'asile en cas de danger. Plus bas, dans un petit vallon, on aperçoit ce qui reste de l'ancien palais des rois achantis. Le long d'une large rue, voici les maisons des fonctionnaires anglais, le quartier mohamétan, la caserne des soldats indigènes appelés Haoussas qui, sous les ordres du résident et d'un certain nombre d'officiers, forment la garnison de Coumassie.

1. K. Arhin, 1985, p. 93 ; nous traduisons.

Dans la rue de Bantama se trouve la station missionnaire, un ensemble imposant de maisons, de dépendances, de hangars, de huttes et de chantiers. Parmi eux s'élève la chapelle qui sert aussi d'école, un bâtiment de vingt mètres de long¹. »

Au cours du XIX^e siècle, la Mission wesleyenne (le méthodisme, introduit par T. B. Freeman, en 1838), la Mission allemande de Brême (qui œuvra en collaboration avec la Mission de Bâle, dès 1847, en terres éwé) et l'Église catholique romaine (la Société des Missions africaines, invitée par le gouverneur catholique de la Gold Coast, Sir J. Marshall, en 1880²) prirent, elles aussi, peu à peu leur essor sur l'ensemble des territoires conquis, à l'exception de ceux du nord, où le catholicisme ne se répandra qu'après 1906, par le biais des Pères Blancs français, installés à Ouagadougou.

Les missionnaires européens, secondés par les catéchistes qu'ils formèrent sur place et dont certains restent célèbres – tels que, par exemple, C. C. Reindorf, l'historien mulâtre (ga / danois³) – exercèrent une grande influence, non seulement dans les domaines de la religion et de l'éducation, mais aussi dans ceux de l'agriculture, de l'architecture, du commerce et de l'industrie. La Mission de Bâle qui s'était donné pour objectif de promouvoir l'agriculture et des formes « moralement saines » de commerce (c'est-à-dire autres que la traite des esclaves) introduisit la culture du cacao en 1857, tandis que la Mission wesleyenne expérimenta la culture du coton, du café, des oliviers, de la cannelle, du piment noir, des mangues et du gingembre ; par leur intermédiaire, l'exportation de l'huile de palme et du coton fut, elle aussi, encouragée. Par-delà leur œuvre missionnaire, qui consistait à propager une nouvelle approche du sacré et de la vie familiale, ces hommes d'Église participèrent à la transformation de l'environnement et à l'amélioration du niveau de vie des populations locales. Ils aidèrent à la construction de routes, à la production de maisons en briques et en pierre, plus protégées des intempéries et plus confortables que les maisons de terre battue, grâce à leurs ouvertures et à un nouveau type de mobilier⁴.

1. F. A. Ramseyer (Rév.), 1901, p. 21.

2. Les tout premiers essais d'évangélisation et de scolarisation menés sur la côte par les moines catholiques, arrivés à bord des navires portugais, au XV^e siècle, étaient restés sans conséquences notoires.

3. C. C. Reindorf fut le premier pasteur africain à publier, à la manière occidentale, l'histoire d'une région de l'Afrique ([1895] 1966).

4. Cf. P. A. Schweizer, 2000.

Ils apportèrent une contribution particulièrement importante à l'étude des langues vernaculaires. Leurs travaux sur le lexique et la grammaire du ga (J. Zimmermann), du « *tshi (Chwee, Twi)* » – c'est-à-dire de l'akan (J. G. Christaller) et de l'éwé (D. H. Westermann)¹ aboutirent, parallèlement parfois à la collecte et à la transcription de textes de l'oralité², à la traduction de la Bible en langues locales.³

A. A. Boahen rendit hommage à ces pionniers chrétiens, souvent dévoués à leur cause, qui répandirent l'éducation formelle au Ghana et jouèrent un rôle décisif dans le passage d'une économie basée sur l'esclavage à une économie monétaire reposant sur l'agriculture au XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e siècle. Néanmoins, il exprima aussi des réserves à l'égard de leurs actions parfois inconsidérées, dont les conséquences se font sentir jusqu'à nos jours :

« On leur reprochera surtout leur condamnation de la culture africaine. L'art africain, la danse, la musique, le mariage et même les noms furent tous relégués au rang de coutumes païennes, barbares ou mauvaises. C'est de cette façon que les missionnaires générèrent un complexe d'infériorité parmi les Africains et retardèrent le développement culturel et spirituel africain. [...] En demandant à leurs fidèles de quitter leurs maisons et leurs communautés pour venir s'installer près des missions et des églises, ils furent cause de divisions au sein des sociétés africaines [...]. Par ailleurs, étant donné que l'influence missionnaire resta confinée le long du littoral et dans les districts du sud, où se trouvait l'ensemble des écoles et des collèges, le pays connut un développement nord-sud inégal. [...] Enfin, mis à part les missionnaires bâlois, ils négligèrent tous la formation de leurs élèves dans les domaines techniques et industriels, produisant des clercs

-
1. J. Zimmermann (Rev.) (*et al.*), 1874 ; J. Zimmermann (Rev.), 1858 ; J. G. Christaller (Rev.), 1875 et [1881] 1933 ; D. H. Westermann (Rev.), 1906 et 1907.
 2. La grammaire de J. Zimmermann (1858) comprend 221 proverbes ga ; J. G. Christaller publia séparément, en 1879, une anthologie de 3 600 proverbes akan.
 3. Le passage à l'écrit des langues vernaculaires ne conduisit pas, cependant, à la publication d'une abondante littérature dans ces langues, qui n'intéressait pas les maisons d'édition missionnaires de l'époque. La pièce bilingue (anglais/fante) de K. Sekyi, *The Blinkards*, écrite en 1915, ne fut publiée qu'en 1974 ; trente ans après, paraîtront : la pièce en éwé, puis en anglais de F. K. Fiawoo, *Toko Atolia* (1942) / *The Fifth Landing Stage* (1943) et la pièce en akuapem-twi de J. B. Danquah, *Nyankonsem* ou « Fables célestes » (1941) ; le roman en éwé de S. Obianim, *Amegbetao*, paru en 1949, fut récemment traduit et publié en français par S. A. Amegbleame *et al.* (1990) ; on citera enfin le roman en akuapem-twi, *Bediako* (1962) de V. Amarteifio, traduit et publié ensuite en anglais par son auteur (1965).

doués pour les paperasses, mais méprisant toutes formes de travail manuel – une attitude qui perdure¹. »

De l'aube de l'indépendance aux temps modernes

Peu à peu émergea en Gold Coast, au début du XX^e siècle, une élite éduquée dont les membres furent formés à Fourah Bay College (la première université ouest-africaine, fondée en Sierra Leone, en 1827), ou dans les universités anglaises et américaines. Les natifs lettrés de cette époque, employés pour la plupart dans l'administration coloniale, se transformèrent rapidement en un cercle d'intellectuels qui se rencontraient dans des sociétés littéraires² et rédigeaient des articles pour les journaux locaux, y débattant avec fougue des questions d'actualité, avant de passer à la production d'œuvres littéraires, dans lesquelles ils donnèrent libre cours à des revendications de plus en plus nationalistes et panafricanistes.

C'est ainsi que, de 1886 à 1888, parut par épisodes dans le *Western Echo*, ce qui fut sans doute le premier roman ouest-africain en anglais, intitulé *Marita : or the Folly of Love*, dans lequel l'auteur resté anonyme ("*A native*") s'en prend avec humour à l'imposition de la loi coloniale de 1884, *The Marriage Ordinance*, qui instaura une union monogame « jusqu'à ce que la mort vous sépare... », transformant ainsi, selon l'auteur, l'épouse (qui ne craignait plus le divorce relativement facile auparavant, du moins chez les Akan) en virago absolue et insupportable. Comme le fait remarquer S. Newell, l'éditrice du roman inachevé :

« En évaluant les "coutumes locales" par rapport aux réformes chrétiennes et coloniales, "Un natif" formule des préoccupations culturelles nationalistes, de nombreuses années avant que ce discours ne prenne véritablement forme dans les écrits historiographiques de Mensah Sarbah ou de Casely Hayford³. »

En 1911, J. E. Casely-Hayford, ancien élève de Fourah Bay College où il rencontra E. W. Blyden, puis étudiant de droit à Cambridge, publia un roman intitulé *Ethiopia Unbound*, dédié « aux fils d'Éthiopie du monde entier », qui se déroule d'abord en milieu londonien edwardien, à une époque où « il n'était pas rare de rencontrer dans les universités

1. A. A. Boahen, [1975] 2000, p. 87-88 ; nous traduisons.

2. Cf. S. Newell, 2002a.

3. S. Newell, 2002b, p. 37 ; nous traduisons.

européennes ou américaines des fils de l'Éthiopie en quête de l'arbre d'or de la connaissance¹ ». Le héros, à l'image de son alter ego (l'auteur du roman), rêve d'établir une université assurant un enseignement des langues africaines :

« Je voudrais que se mette en place un enseignement du fanti, du haoussa, et du yorouba. Au cas où cette idée vous paraîtrait saugrenue, je vous suggère de considérer les exemples de l'Irlande et du Danemark, qui ont trouvé dans le véhicule d'une langue nationale la voie la plus sûre et la plus naturelle vers la conservation et l'évolution de leur nation². »

Celui qui sera l'un des nationalistes les plus virulents de Cape Coast, K. Sekyi, produisit, quant à lui, une comédie, *The Blinkards* (1915) et un essai, *The Anglo-Fanti* (1918), récemment réédités et rassemblés en un seul volume (1997), dans lesquels il soulignait les dangers de l'imitation aveugle des habitudes occidentales en milieu fante. Les deux extraits suivants témoignent de façon complémentaire de la réflexion avant-gardiste de K. Sekyi sur la nécessité, pour l'individu et la société, de ne pas perdre son identité première dans l'inéluctable métissage culturel des « temps modernes » :

The Blinkards, dernière réplique :

« M. BORŌFO. Me voilà béni ! Vraiment, Onyimdze a toujours eu raison³. Si seulement nous étions nationalistes, nous serions plus rationnels et infiniment plus respectables. Nos habitudes et nos affaires sont en harmonie avec notre climat. Par exemple, nos boissons n'ont pas le même effet débilisant sur nous que les boissons européennes. Ceux des temps anciens étaient sages, à n'en pas douter : si seulement nous suivions un peu plus les coutumes qu'ils nous ont léguées, et adoptions un peu moins les habitudes d'autres races, nous nous porterions au moins aussi bien qu'eux. »

-
1. J. E. Casely-Hayford, [1911] 1969, cité par J. P. Green (1998, p. 255 ; nous traduisons).
 2. J. E. Casely-Hayford, *ibid.*, p. 195 ; nous traduisons.
 3. Dans la pièce, les personnages portent des noms révélateurs : M. *Borɔfo* (l'étranger, le Blanc), fait partie des imitateurs inconditionnels des Européens, tandis qu'*Onyimdze* (le savant, litt. « celui qui sait tout ») fait figure de clairvoyant.